

**Zeitschrift:** Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau  
**Herausgeber:** Association Jean-Jacques Rousseau  
**Band:** - (2001)  
**Heft:** 57

**Artikel:** Les Pèlerinages de Rousseau  
**Autor:** Eigeldinger, Frédéric S.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1080286>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LES PÈLERINAGES DE ROUSSEAU

Le pèlerinage est un acte religieux que le pouvoir politique de l'Ancien Régime a tenté de mettre sous tutelle pour assurer le contrôle de la société et la mainmise de l'autorité sur l'individu<sup>1</sup>. C'est aussi un concept que le XVIII<sup>e</sup> siècle a désacralisé de façon abrupte sous l'influence de l'esprit philosophique. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, l'article que de Jaucourt consacre à ce sujet dans l'*Encyclopédie*:

PÈLERINAGE, (Hist. mod.) voyage de dévotion mal entendue; les idées des hommes ont bien changé sur le mérite des pèlerinages. Nos rois & nos princes n'entreprennent plus des voyages d'outre-mer, après avoir chargé la figure de la croix sur leurs épaules, & reçu de quelque prélat l'escarcelle & le bâton de pèlerin. On est revenu de cet empressement d'aller visiter des lieux lointains, pour y obtenir du ciel des secours qu'on peut bien mieux trouver chez soi par de bonnes œuvres & une dévotion éclairée. En un mot, les courses de cette espèce ne sont plus faites que pour des coureurs de profession, des gueux qui, par superstition, par oisiveté, ou par libertinage, vont se rendre à Notre-Dame de Lorette, ou à S. Jacques de Compostelle en Galice, en demandant l'aumône sur la route. (D. J.)<sup>2</sup>

L'article suivant est évidemment consacré au «Pèlerinage de la Mecque», lieu d'idolâtrie s'il en est, qui représente par syncdoque les lieux vénérés par les superstitieux. Ces lignes peuvent renvoyer implicitement à la définition du «Théiste» selon le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qui se termine par ces mots:

Faire le bien, voilà son culte; être soumis à Dieu, voilà sa doctrine. Le mahométan lui crie: Prends garde à toi si tu ne fais pas le pèlerinage de La Mecque! Malheur à toi, lui dit un récollet, si tu ne

<sup>1</sup> Voir Bernard Heyberger, «Pèlerinages», dans *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 1996, p. 980.

<sup>2</sup> *Encyclopédie*, t. 12, 1765.

fais pas un voyage à Notre-Dame de Lorette! Il rit de Lorette et de la Mecque; mais il secourt l'indigent et il défend l'opprimé<sup>3</sup>.

Lorette ou La Mecque symbolisent des lieux et des actes soigneusement entretenus, dans les esprits non éclairés, par l'apologue évangélique des «pèlerins d'Emmaüs<sup>4</sup>», puis par saint Augustin qui vante, dans *La Cité de Dieu*, les prodiges opérés sur les pèlerins au tombeau de saint Etienne<sup>5</sup>. Il faut lire à propos de ces pèlerinages les passages édifiants que le marquis d'Argens consacre à ces lieux dans ses *Lettres juives*<sup>6</sup>. Et les mystiques, particulièrement ceux qui, aujourd'hui, se rendent à Saint-Jacques de Compostelle, définissent le pèlerinage comme «un départ pour un ailleurs qui rende autre»<sup>7</sup>.

Il est cependant à noter que les dictionnaires de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ne relèvent pas dans leurs définitions le sens désacralisé (ou étymologique) du mot, malgré son emploi bien attesté dans la langue classique. La Fontaine, par exemple, évoque de «gaillards pèlerins» ou une tortue «pèlerine», dont le contexte fait référence évidente au sens premier<sup>8</sup>. Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762 s'en tient, par exemple, à une simple et stricte définition<sup>9</sup>:

PÈLERINAGE. s. m. Le voyage que fait un pèlerin. [...] Il se dit aussi pour signifier le lieu où un pèlerin va en dévotion; & on dit dans cette acception, Notre-Dame de Lorette est un des plus fameux pèlerinages de la chrétienté.

<sup>3</sup> L'article «Théiste» est de 1765. Voir l'article «La Mecque» dans le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, 5<sup>e</sup> éd., Paris, 1741, t. III, p. 363-366.

<sup>4</sup> Luc, 24: 13.32.

<sup>5</sup> *De civitate Dei*, XXII, 8.

<sup>6</sup> Dans l'édition de 1764 (La Haye), en particulier, t. 1, p. 261 et t. 2, p. 355-357.

<sup>7</sup> *Chemin de St-Jacques*, <http://users.skynet.be/isj/Pages/>.

<sup>8</sup> *Fables*, «L'âne chargé d'éponges», II, 10, v. 7; «La tortue et les deux canards», X, 2, v. 16. Voir cependant *Philemon et Baucis*, v. 33. Dans son *Dictionnaire du français classique* ([1924], Paris, Librairie Générale Française, 2000, p. 577), à l'article «Pèlerin», Gaston Cayrou donne la définition: «Voyageur, sans aucun caractère religieux.»

<sup>9</sup> Il faut attendre l'édition de 1932 pour trouver la définition: «par extension, [...] Visite à la tombe d'un saint, d'un grand homme [...]»

PÈLERIN, INE. s. Celui ou celle qui par piété fait un voyage à un lieu de dévotion.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Bescherelle<sup>10</sup> ne s'écarte pas de cette définition, mais un peu retors, il cite, hors contexte, deux exemples de Rousseau, sur lesquels nous reviendrons, et qui n'ont aucun rapport avec Notre-Dame de Lorette... Larousse n'innove pas plus, sinon dans son commentaire laïc sur l'histoire des pèlerinages<sup>11</sup>, et il en va de même pour Littré (1877), alors que Byron a déjà écrit son *Child Harold's Pilgrimage* à partir de 1809 et que Liszt compose les *Années de pèlerinage* dès 1835. Les dictionnaires ne manquent pas de mentionner en revanche le sens biblique de la vie terrestre qui n'est qu'un voyage de passage et qu'on trouve par exemple dans la *Genèse* où Jacob déclare à Pharaon: «Les jours des années de mes pèlerinages sont cent trente ans et n'ont point atteint les jours des années de la vie de mes pères, du temps de leurs pèlerinages<sup>12</sup>.» Cet emploi est abondamment attesté par la langue classique et académique de Voltaire, comme d'ailleurs celle des pèlerins romantiques en Orient, entre autres les catholiques Chateaubriand<sup>13</sup> ou Lamartine<sup>14</sup>. Il faut attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour que le mot soit enregistré par les lexicographes dans son acception originelle de «voyage quelconque», comme par exemple le *Grand Larousse de la langue française*, qui précise aussi:

<sup>10</sup> *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française* (1843). Je me réfère à la 14<sup>e</sup> éd. de 1870.

<sup>11</sup> *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1874, t. 12, p. 519-520.

<sup>12</sup> Genèse, 47: 9 (texte de la Bible d'Ostervald). Texte de la Vulgate: «dies peregrinationis vitæ meæ centum triginta annorum sunt parvi et mali non pervenerunt ad dies patrum meorum quibus peregrinati sunt.» «Traduction» de Voltaire dans l'article «Joseph» du *Dictionnaire philosophique*: «J'ai cent trente ans, dit le vieillard, et je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pèlerinage.»

<sup>13</sup> En particulier dans *Les Aventures du dernier Abencérage* ou dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

<sup>14</sup> Voir surtout *Souvenirs, impressions, pensées, paysages pendant un voyage en Orient*.

Voyage entrepris dans l'intention de se recueillir, méditer sur les lieux où a vécu quelqu'un que l'on vénère, ou de rendre hommage à quelqu'un ou quelque chose<sup>15</sup>.

Et à la suite de Bescherelle, Alain Rey<sup>16</sup> illustre sa définition du mot («par analogie, [...] voyage fait en un lieu pour rendre hommage, pour se recueillir»), en citant ce passage de Stendhal, extrait de la *Vie de Henry Brulard* (1836):

Cet homme rare [le grand-père Gagnon] avait fait un pèlerinage à Ferney pour voir Voltaire et en avait été reçu avec distinction. Il avait un petit buste de Voltaire, gros comme le poing<sup>17</sup>.

Cette relaïcisation d'un mot formé sur le latin *peregrinus*, «étranger, voyageur», demanderait une histoire hors de mon propos, mais avant la Révolution même, elle était de mise sous le thème de la «visite au grand écrivain» qu'ont étudié Jean-Claude Bonnet ou Olivier Nora<sup>18</sup>. L'exemple le plus souvent cité est le *Voyage à Montbard* (1785) de Hérault de Séchelles, qui raconte sa visite quasi-religieuse au savant Buffon. Ainsi, ce que Paul Bénichou a nommé «le sacre de l'écrivain<sup>19</sup>» se manifeste «dans la conscience collective comme une hypostase en lieu et place de la divinité<sup>20</sup>». Le philosophe a détrôné «le sceptre et le goupillon». Il devient, pour les élites du moins, ce législateur sacrifié par l'*Encyclopédie*<sup>21</sup> en quête d'un «sacerdoce laïque». Dès lors est né le culte aux «grands hommes». Leur demeure, leur tombe deviennent des «lieux de mémoire». En ce qui concerne Rousseau, des sites comme Ermenonville, Môtiers ou l'Ile de Saint-Pierre, voire Clarens, seront des relais à sa «panthéonisation». Dans un

<sup>15</sup> Paris, 1976, t. 5, p. 4117. Voir aussi le *TLF*, t. 12, p. 1290.

<sup>16</sup> Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, t. 2, p. 1465.

<sup>17</sup> Éd. Béatrice Didier, Paris, Gallimard, Folio, 1973, p. 47.

<sup>18</sup> Outre les nombreux travaux de Jean-Claude Bonnet sur le sujet, voir Olivier Nora, «La visite au grand écrivain», dans Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire, II, La Nation*, Paris, Gallimard, 1986, t. 3, p. 563-587.

<sup>19</sup> Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain (1750-1830)*, Paris, Corti, 1973.

<sup>20</sup> Olivier Nora, *art. cit.*, p. 568.

<sup>21</sup> Voir la fin de l'article «Philosophe».

ouvrage ancien, mais toujours bien informé<sup>22</sup>, Charly Guyot a montré comment par exemple les «pèlerins de Môtiers» étaient devenus des «prophètes de 89», entre autres Brissot, Mirabeau ou Mercier. Les illustres visiteurs aux mânes de Rousseau à Ermenonville témoignent combien l'Ile des peupliers a vite été un lieu de recueillement sur les restes du martyr<sup>23</sup>. Il faut lire à ce propos le surprenant *Pèlerinage d'Ermenonville (au mois de juillet 1783) aux mânes de J.J. Rousseau* par l'abbé Gabriel Brizard<sup>24</sup>. Il y raconte entre autres comment, avec une vénération religieuse, il a embrassé la tombe du «grand homme» en y déposant quelques fleurs et comment il s'est préparé au «sacrifice expiatoire» pour brûler sur «l'autel» les pages infâmes de Diderot tirées de *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (1782). Les efforts du marquis de Girardin pour perpétuer le culte au grand homme<sup>25</sup> avaient en effet depuis plusieurs années contribué largement à la vénération des lieux. Même Sophie d'Houdetot s'est rendue en pèlerinage à Ermenonville en mai 1807. Elle «s'est prosternée et a versé quelques larmes» devant le cénotaphe de Jean-Jacques<sup>26</sup>.

Mais il n'a pas fallu attendre la mort des grands écrivains pour qu'ils soient vénérés, admirés, courtisés de leur vivant. Voltaire le premier, souvent de bon gré, a dû accueillir quantité de visiteurs venus de toute l'Europe, au point d'en devenir, selon son mot, l'«aubergiste». De son côté, Rousseau a aussi été sollicité dès 1758 quand il s'est isolé à Montmorency, mais surtout à partir de 1762, c'est-à-dire depuis la période de son exil; cependant, c'est en rechignant – le plus souvent – qu'il s'est vu obligé de recevoir des importuns qui lui mangeaient son temps et son pain<sup>27</sup>. Ces pèlerins

<sup>22</sup> Charly Guyot, *De Rousseau à Mirabeau. Pèlerins de Môtiers et prophètes de 89*, Neuchâtel, V. Attinger, 1936.

<sup>23</sup> Voir en particulier: Anna Ridehalgh, «Preromantics attitudes and the birth of a legend: French pilgrimages to Ermenonville», *Studies on Voltaire*, 215, 1982, p. 231-252.

<sup>24</sup> Gabriel Brizard (1745?- 1793). CC, t. 45, n° 7843, p. 163-225.

<sup>25</sup> Pour cela, consulter les tomes 41 et suivants de la CC.

<sup>26</sup> Selon le témoignage d'un secrétaire de Suard, CC, t. 5, A205, p. 276-277.

<sup>27</sup> Outre les nombreux témoignages de sa correspondance, voir OC I, p. 611.

ont pourtant été généralement accueillis sur recommandation et sont devenus, sinon de vrais amis, du moins de fidèles défenseurs.

Les rares occurrences des mots «pèlerinage» ou «pèlerin» dans l'œuvre de Rousseau n'en sont que plus significatives chez ce calviniste qui écrit ses *Confessions*, sans pour autant songer à pérégriner pour faire pénitence, et encore moins pour bénéficier d'un miracle! Dans *La Reine Fantasque* (1755), il n'innove pas encore: la reine va en pèlerinage pour savoir quand elle sera enfin enceinte<sup>28</sup>. Nous en sommes là aux contes «orientaux» de Voltaire, en particulier dans *La Princesse de Babylone* et dans *Les Lettres d'Amabed, etc.*

En revanche, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, quand Jean-Jacques conteste la nécessité de parcourir le monde pour en connaître toutes les religions afin de trouver la révélation absolue, il s'exclame:

Il n'y aura plus de peuple fixe et stable; la terre entière ne sera couverte que de pèlerins allant à grands frais et avec de longues fatigues vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit<sup>29</sup>.

Le mot «pèlerin» prend ici un double sens, à la fois religieux et étymologique.

En fait, la première référence originale, je l'ai trouvée dans la 43<sup>e</sup> lettre du premier Livre de *La Nouvelle Héloïse*. Julie a avisé Saint-Preux du départ de ses parents pour Berne. Les deux amants pourront donc se retrouver «dans un humble chalet, et ce chalet consacré<sup>30</sup> par l'amour, écrit Julie, sera pour eux le temple de Gnide<sup>31</sup>». Et elle ajoute: «le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.» Ce sera alors pour l'amant une «soirée inconcevable»:

Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O tristesse enchanteresse! O langueur d'une âme attendrie! combien vous sur-

<sup>28</sup> *OC* II, p. 1180.

<sup>29</sup> *Émile*, IV, *OC* IV, p. 624.

<sup>30</sup> Je souligne.

<sup>31</sup> *Julie, ou La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, p. 113.

passez les turbulents plaisirs et la gaieté folâtre, et la joie emportée, et tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux désirs effrénés des amants! Paisible et pure jouissance qui n'a rien d'égal dans la volupté des sens, jamais, jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur!<sup>32</sup>

À nouveau séparé de sa bien aimée, Saint-Preux lui écrit de Neuchâtel une lettre dont voici le post-scriptum:

P.S. - Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la Maman. Serait-il impossible durant cet intervalle de faire un pèlerinage au chalet?<sup>33</sup>

Quoi qu'il se soit passé dans ce chalet (assurément rien de compromettant, mais beaucoup d'effusions), l'endroit devient dans la mémoire affective de Saint-Preux un lieu de pèlerinage aux moments de la pure jouissance amoureuse<sup>34</sup>. Ce même instant, Rousseau dit l'avoir vécu dans le «bosquet de la cascade» à Eaubonne, où il a embrassé («ce fut tout») Sophie d'Houdetot «par un très beau clair de lune»: «Souvenir immortel d'innocence et de jouissance!<sup>35</sup>» Pour reprendre la formule de Stendhal, l'instant vécu «cristallise» la passion dans l'imagination du héros et le lieu devient un sanctuaire mémoratif:

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les temps, il y a quelques jours surtout que ton image plus belle que jamais me poursuit et me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe, et je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière lettre<sup>36</sup>.

<sup>32</sup> OC II, p. 115 (I, 38).

<sup>33</sup> OC II, p. 122 (I, 43).

<sup>34</sup> On peut se rappeler à ce propos les pages que Stendhal consacre, dans *De l'amour* (chap. 58), à la liberté sexuelle que les paysans de l'Oberland bernois octroient à leurs enfants pour qu'ils se connaissent avant le mariage.

<sup>35</sup> OC I, p. 444. Voir aussi CC, t. 4, n° 553.

<sup>36</sup> OC II, p. 116 (I, 38).

«Toute la morale que tu m'as débitée, lui répond-il ensuite, est fort bonne; mais quoi que tu puisses dire, le chalet valait encore mieux<sup>37</sup>.» À quoi Julie rétorque un peu ingénument:

Eh bien donc, mon ami, toujours le chalet? L'histoire de ce chalet te pèse furieusement sur le cœur, et je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais te sont-ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs, et l'amour, qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert ne saurait-il nous faire un chalet à la ville?<sup>38</sup>

Et elle achève sa lettre par des paroles qui résonneront chez Stendhal<sup>39</sup>:

L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, et l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

Par la suite, Saint-Preux rappellera ce lieu sacré dans une allusion ouverte qui fera encore rougir Julie devant ses enfants, quand il lui aura déclaré que «la raison peut s'égarer dans un chalet tout aussi bien que dans un cellier<sup>40</sup>».

Après la fiction, l'autobiographie. *Les Confessions* s'achèvent au XII<sup>e</sup> Livre par le souvenir des années d'exil en Suisse. En même temps qu'il ouvre ce Livre par: «Ici commence l'œuvre de ténèbres<sup>41</sup>», Rousseau le place sous l'égide de l'amitié retrouvée en la figure paternelle de Mylord Maréchal, gouverneur de Frédéric II dans sa principauté de Neuchâtel: «La grande âme de ce digne homme, toute républicaine et fière, ne pouvait se plier que

<sup>37</sup> *OC* II, p. 126 (I, 45).

<sup>38</sup> *OC* II, p. 127 (I, 46).

<sup>39</sup> Voir *De l'amour*, chap. 4-14. Sur l'influence de Rousseau sur Stendhal, voir l'excellente étude de Raymond Trousson, *Stendhal et Rousseau*, Genève, Slatkine Reprints, 1999, en particulier p. 103-112, et Michel Crouzet, *Nature et société chez Stendhal*, Lille, Presses universitaires, 1985.

<sup>40</sup> *OC* II, p. 452 (IV, 10).

<sup>41</sup> *OC* I, p. 589.

sous le joug de l'amitié<sup>42</sup>.» Et Jean-Jacques de se remémorer ses visites à George Keith, son nouveau protecteur:

Le château de Colombier qu'il habitait l'été était à six lieues de Môtiers; j'allais tous les quinze jours au plus tard y passer vingt-quatre heures; puis je revenais de même en pèlerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvais jadis dans mes courses de l'Ermitage à Eaubonne était bien différente assurément, mais elle n'était pas plus douce que celle avec laquelle j'approchais de Colombier. Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard<sup>43</sup>.

Le passage est intéressant dans la mesure où il associe le pèlerinage de Colombier à celui d'Eaubonne, que Jean-Jacques faisait à pied pour aller retrouver Sophie d'Houdetot. Même si c'est un «amour illégitime» qui l'engageait à entreprendre ces courses, celui-ci «se change[ra] en une éternelle amitié<sup>44</sup>», et c'est bien sous ce signe qu'il veut évoquer ses trajets méditatifs et enthousiastes, dont il a rappelé le souvenir au Livre IX des *Confessions*<sup>45</sup>. Comme dans ses pérégrinations autour du monde Saint-Preux décante sa passion pour la sublimer en amitié, Jean-Jacques a besoin de la marche pour épurer tout élan excessif ou hors de raison et trouver la sérénité et la transparence avant la rencontre de l'idole.

C'est déjà sous le signe de l'amitié, mais dénaturée par l'imitation, qu'il se remémorait, au Livre IV, son arrivée à Lausanne en 1730:

<sup>42</sup> *OC I*, p. 596.

<sup>43</sup> *OC I*, p. 597. Sur le moment, Rousseau écrivait déjà au maréchal de Luxembourg le 28 janvier 1763: cette conjecture «s'est confirmée encore dans les pèlerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici pour aller voir Mylord Maréchal à sa campagne au bord du lac» (*CC*, t. 15, n° 2457, p. 119). En 1764, Rousseau supplie George Keith de revenir «cultiver [son] jardin» à Neuchâtel, et il lui écrit en attendant: «Je me détournerai pour passer à Colombier. J'y reverrai du moins ce jardin, ces allées, ces bords du lac où se sont faites de si douces promenades» (*CC*, t. 19, n° 3191).

<sup>44</sup> À Mme d'Épinay, 31 août 1757?, *CC*, t. 4, n° 523.

<sup>45</sup> Voir en particulier *OC I*, p. 444-445.

Je me comparais dans ce pèlerinage pédestre à mon ami Venture arrivant à Annecy. Je m'échauffai si bien de cette idée, que, sans songer que je n'avais ni sa gentillesse ni ses talents, je me mis en tête de faire à Lausanne le petit Venture, d'enseigner la musique que je ne savais pas, et de me dire de Paris où je n'avais jamais été<sup>46</sup>.

La figure emblématique de Venture<sup>47</sup>, à qui Jean-Jacques veut ressembler, appelle alors celle d'une admiration ambiguë ou romanesque, associée à la médiation des héros dont il a nourri son enfance<sup>48</sup>. L'expérience aidant, il apprendra l'amitié dans la transparence, en particulier avec les «grands». Lors de son installation à Montmorency, il s'amuse à «orner la terrasse» de sa maison pour accueillir, entre autres, le duc et la duchesse de Luxembourg, «qui du château ne dédaignaient pas de faire par une montée très fatigante le pèlerinage du Mont-Louis<sup>49</sup>». Ici le pèlerinage prend un sens réciproque: les vrais amis viennent à moi comme je vais à eux. En 1776, il écrira encore à la marquise de Créqui:

Quand je fais tant que d'aller chez quelqu'un, c'est pour l'honorer et en être honoré. Je lui témoigne son estime en y allant; il me témoigne la sienne en me recevant<sup>50</sup>.

Avant de s'établir au Mont-Louis, Rousseau a été l'hôte de Mme d'Épinay à l'Ermitage, un ermitage où les amis venaient en pèlerinage: «aimez-moi ermite, lui écrit-il, comme vous m'aimiez ours; autrement je quitte mon froc et je reprends ma peau<sup>51</sup>.» La correspondance confirme plus d'une fois cette image. Cloîtré à Montmorency, Rousseau refuse toujours d'aller à Paris. Ses amis doivent le savoir:

<sup>46</sup> *OC* I, p. 147.

<sup>47</sup> Voir à ce propos: Claude Macherel, «Le premier "pseudonyme" du jeune Rousseau», *Bulletin de l'Association JJR*, 49, 1997, p. 1-7.

<sup>48</sup> «Je devenais le personnage dont je lisais la vie», *Les Confessions*, I, *OC* I, p. 9.

<sup>49</sup> *OC* I, p. 527.

<sup>50</sup> *CC*, t. 40, n° 7080.

<sup>51</sup> *CC*, t. 4, n° 507.

je ne trouve pas bon d'être embrassé par lettres; [...] il vaut mieux se faire un mérite de cette œuvre pie, venir en pèlerinage visiter le dévot ermite, et le baiser comme une relique<sup>52</sup>.

Jean-Jacques est alors délabré physiquement; ses déplacements sont limités. Il joue donc sur les mots avec une auto-dérision évidente, non seulement avec un familier comme Lenieps, mais aussi avec la marquise de Créqui, à qui il écrit le 25 février 1761:

Si vous effectuez jamais le projet d'aller vivre à la campagne, ne me laissez pas ignorer votre retraite, car fussiez-vous au bout du royaume, si vous ne rebutez pas ma visite, j'irai faire de mon pied un pèlerinage auprès de vous<sup>53</sup>.

Comme il a jugé la marquise un peu trop dévote<sup>54</sup>, il n'hésite pas à la taquiner sur le chapitre, comme le prouve l'exemple suivant. L'*Émile* a paru; la marquise en reçoit un exemplaire qu'elle se met à lire aussitôt, et dès la fin de la lecture du premier Livre, elle écrit avec humour à Jean-Jacques pour lui signifier qu'elle n'a pas nourri elle-même son fils et qu'elle l'a emmailloté! Elle termine sa lettre par ces mots: «J'espère que l'été ne se passera pas sans que j'aille dîner avec vous<sup>55</sup>.» La réponse est immédiate:

Quoi, vous voulez faire un pèlerinage à Montmorency? Vous y viendrez visiter ces pauvres reliques genevoises, qui bientôt ne seront bonnes qu'à enchâsser? Que j'attends avec empressement ce pèlerinage d'une espèce nouvelle, où l'on ne vient pas chercher le miracle, mais le faire; car vous me trouverez mourant, et je ne doute pas que votre présence ne me ressuscite au moins pour quinze jours. Au reste, Madame, préparez-vous à voir un joli garçon qui s'est bien formé depuis cinq ou six ans. J'étais un peu sauvage à la ville, mais je suis venu me civiliser dans les bois<sup>56</sup>.

<sup>52</sup> A Lenieps, 14 février 1757, *CC*, t. 4, n° 473.

<sup>53</sup> *CC*, t. 8, n° 1322.

<sup>54</sup> Voir sa lettre du 13 octobre 1758 à la marquise de Créqui, *CC*, t. 5, n° 713.

<sup>55</sup> Lettre du 25 mai 1762, *CC*, t. 10, n° 1799.

<sup>56</sup> Lettre du 29 mai 1762, *CC*, t. 10, n° 1807.

Ici encore Jean-Jacques ironise sur son état en se voyant martyr vénéré, mais d'emblée, par un gros compliment, il renverse l'image: c'est le pèlerin qui apporte le miracle.

De ces exemples, il découle que le pèlerinage est pour Rousseau un voyage (ou un détour) pour rendre hommage à un lieu de souvenir ou témoigner de son amitié à quelqu'un. Dès lors on peut étendre le terme à ses synonymes: «course, trajet, tournée, promenade, route, voyage». Ce dromomane s'est souvent déplacé par nécessité ou ambition (Paris, Montpellier, Venise, Neuchâtel, Londres, ou encore Grenoble...), mais sa «manie ambulante<sup>57</sup>» veut d'abord une marche sereine, qui rythme sa pensée et son imagination. À Mme d'Épinay qui lui offre sa voiture pour qu'il lui rende visite, il répond: «j'irai fièrement à pied, car cet appareil de carrosse me fait mal à l'imagination, comme si je pouvais manquer de jambes pour vous aller voir<sup>58</sup>.» On sait combien la marche lui est nécessaire à la rêverie, voire à la méditation<sup>59</sup>, mais on voit aussi combien elle est essentielle à la préparation d'une rencontre. Il n'aime pas l'imprévu, surtout quand il s'agit de recevoir un importun visiteur. Il demande toujours à ses amis de l'aviser de leur arrivée. Pour être entièrement à autrui, il doit se libérer de ses préoccupations du moment: la marche l'y prépare. Elle implique une concentration première et un vide intellectuel, à l'instar des ses randonnées pédestres de Môtiers à Yverdon pour retrouver le doyen de ses amis Daniel Roguin ou quand il va consulter le botaniste Abraham Gagnebin à La Ferrière.

À considérer sa jeunesse telle qu'il l'évoque rétrospectivement dans *Les Confessions*, on retrouve cette démarche dans deux épisodes significatifs bien contrastés. D'abord au retour de son premier voyage à Paris en 1731:

<sup>57</sup> *OC I*, p. 54.

<sup>58</sup> Lettre datée approximativement du 10 septembre 1756, *CC*, t. 4, n° 435. Voir aussi *Les Confessions*, IV, *OC I*, p. 172.

<sup>59</sup> «Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans [les voyages] que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées: je ne puis presque penser quand je reste en place; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit» (*Les Confessions*, IV, *OC I*, p. 162). Voir cependant le *Deuxième Dialogue*, *OC I*, p. 845-846.

[...] en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car parmi les romans que j'avais lus avec mon père *L'Astrée* n'avait pas été oubliée, et c'était celui qui me revenait au cœur le plus fréquemment<sup>60</sup>.

Ce détour est un pèlerinage aux souvenirs d'enfance. À l'inverse, six ans plus tard, Jean-Jacques refuse «vertueusement» le pèlerinage de Bourg-Saint-Andéol à son retour de Montpellier. Au voyage d'aller, Mme de Larnage lui a fait connaître l'amour physique, mais il ne peut s'empêcher de considérer, sur le chemin du retour, un passage chez elle comme une trahison:

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avais prise, j'y réfléchissais en m'avançant toujours vers Pont-Saint-Esprit qui était également la route du Bourg-Saint-Andéol et de Chambéry. Les souvenirs de Maman et ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame de Larnage réveillaient dans mon cœur des remords que j'avais étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour que, balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule<sup>61</sup>.

La marche a été troublée par le remords à l'égard de Mme de Warens; il rend impossible dans sa pensée l'hommage dû à l'initiatrice.

Avec l'âge mûr, Rousseau fera d'autres pèlerinages, postérieurs au récit des *Confessions* et dont il n'est par conséquent pas question dans son autobiographie. Je pense ici en particulier à son voyage de Grenoble à Chambéry qu'il entreprend en juillet 1768 pour aller se recueillir sur la tombe de Mme de Warens, morte six ans plus tôt. Ce pèlerinage est un «devoir» de fidélité au passé et à l'amitié. C'est du moins sous ce signe qu'il le place en écrivant à Mme Delessert: «Je compte aller dans deux jours à Chambéry remplir un triste devoir sur la tombe d'une amie qui me fut bien chère<sup>62</sup>.» Ou encore on peut penser à l'hommage qu'il rend à

<sup>60</sup> *OC* I, p. 164. Il est question là des Dryades et des Sylvandres, comme celles qu'il évoque à plusieurs reprises dans son œuvre, par exemple *OC* I, p. 428, *OC* II, p. 21 ou *CC*, t. 25, n° 2457, p. 114.

<sup>61</sup> *OC* I, p. 259.

<sup>62</sup> Lettre du 22 juillet 1768 à Mme Delessert, *CC*, t. 36, n° 6382.

Buffon en passant par Montbard lors de son voyage vers Paris en juin 1770<sup>63</sup>. Devant ce «sanctuaire», écrit Héault de Séchelles, «J.-J. Rousseau se mit à genoux et baissa le seuil de la porte.»

Il y a enfin les pèlerinages que Jean-Jacques aurait aimé entreprendre et qui ne se sont jamais réalisés. Ce sont, entre autres, les «châteaux en Espagne» dont il s'entretient souvent avec Mylord Maréchal<sup>64</sup> pour l'aller trouver en Écosse, ou encore l'idée de passer par Montmorency quand il projette son voyage en Angleterre, «car j'ai, écrit-il alors, un désir d'enfant de revoir mon ancien gîte<sup>65</sup>». Enfin son rêve d'aller retrouver le paradis perdu dans une île (Juan Fernandez, Tinian, les Borromées ou encore les Baléares<sup>66</sup>) atteste de cet ailleurs où il faut se rendre pour être soi.

À Paris, il termine le XII<sup>e</sup> Livre des *Confessions* par l'évocation de l'idyllique séjour à l'Ile de Saint-Pierre. Deux fois il en parle comme d'un lieu de pèlerinage consacré par l'amitié. Il se rappelle avoir fait avec un jeune admirateur français, Séguier de Saint-Brisson, «le pèlerinage de l'Ile de Saint-Pierre<sup>67</sup>». De même avec le Neuchâtelois DuPeyrou, en été 1764, il y a fait «un pèlerinage pédestre<sup>68</sup>». C'est dire que cette île est vite devenue dans sa mémoire affective un lieu vénéré, consacré par son court séjour de 1765. Dans *Les Confessions*, cinq ans seulement séparent les événements de la narration, mais cinq ans qui comptent pour une éternité en fonction de ses exils successifs et de sa phobie du complot. La «Cinquième Promenade» des *Rêveries* en perpétuera somptueusement le souvenir douze ans plus tard. C'est à l'Ile de Saint-Pierre qu'il a trouvé son idéal de vie domestique autonome et socialement restreinte. En fait, quand il s'exclame à ce propos:

<sup>63</sup> Voir la lettre à La Tourette du 4 juillet 1770, *CC*, t. 38, n° 6742.

<sup>64</sup> Voir par exemple la lettre du 10 septembre 1763 à la marquise de Verdelin, *CC*, t. 17, n° 2913.

<sup>65</sup> A la marquise de Verdelin, 7 avril 1765, *CC*, t. 25, n° 4255.

<sup>66</sup> Voir en particulier: Marc Eigeldinger, *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*, Neuchâtel, 1962, p. 137-162, *Jean-Jacques Rousseau. Univers mythique et cohérence*, Neuchâtel, 1978, p. 133-152, et Raymond Trousson, «Jean-Jacques Rousseau et le mythe insulaire», dans *L'Insularité. Thématique et représentations*, Paris, 1995, p. 105-113.

<sup>67</sup> *OC* I, p. 614.

<sup>68</sup> *OC* I, p. 636.

«ô nature, ô ma mère, me voici sous ta seule garde<sup>69</sup>», il estime y avoir retrouvé l'utérus maternel d'où il n'aurait jamais dû être chassé. Il veut être là «tellement confiné» qu'il souhaite sur le moment y être emprisonné pour le reste de ses jours; c'est bien ce qu'il écrit au bailli de Graffenried dans une lettre imprimée dès décembre 1765 par le *Journal encyclopédique*<sup>70</sup>. Comme le pèlerin de Compostelle, il est arrivé là, à travers ses difficultés, à l'accomplissement de ses vœux et à la sérénité devant la mort, loin du monde et de sa horde d'envieux. Mais les hommes en décideront autrement pour lui. Et plus tard, lors de ses herborisations parisienne au Mont-Valérien ou à Ménilmontant, il ne cessera de pérégriner à la recherche de ce trop court bonheur vécu, mais perdu. La mémoire idéaliste tentera de combler par l'écriture l'intensité des émotions d'alors:

Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état<sup>71</sup>.

Entre-temps, Rousseau s'est fourvoyé, ou a été fourvoyé... Mais «son» île deviendra vite un sanctuaire visité aussi bien par Cagliostro, l'abbé Delille, Goethe, l'impératrice Joséphine ou Alexandre Dumas.

Dans son introduction au tome 5 de la *Correspondance complète* de Rousseau, R.A. Leigh écrit, à propos de l'année douloureuse de 1758, qu'après la perte de Mme d'Épinay et le dédain de Sophie d'Houdetot, «Genève sera la maîtresse idéale que la vie lui a refusée<sup>72</sup>». Voilà une belle périphrase pour dire que Jean-Jacques s'est consacré à la défense de sa patrie genevoise contre l'esprit des encyclopédistes, en signant ostensiblement sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. Mais c'est d'abord l'écriture compensatrice de cet ouvrage qui lui importe: «je l'aime plus que tous les autres, écrit-il sur le moment, parce qu'il m'a sauvé la vie<sup>73</sup>. » En même

<sup>69</sup> *OC* I, p. 644.

<sup>70</sup> Voir *OC* I, p. 638, 647, et *CC*, t. 27, n° 4740.

<sup>71</sup> *OC* I, p. 1042.

<sup>72</sup> P. xxiv.

<sup>73</sup> Lettre à Vernes du 5 octobre 1758, *CC*, t. 5, n° 699.

temps, cette écriture fait son malheur. Il lui faut autre chose, et il le déclare au pasteur Vernes de Genève sans ambages: «Ce dont j'ai faim, c'est d'un ami<sup>74</sup>.» Car, dit-il enfin dans ses *Dialogues*,

Il n'y a de véritable effusion que dans le tête-à-tête, [...] cette *intimité*<sup>75</sup> délicieuse qui fait la véritable jouissance de l'amitié ne peut guère se former et se nourrir que dans la retraite<sup>76</sup>.

Si le voyage pour Rousseau est essentiellement dénaturant et qu'il enseigne d'abord la solitude existentielle de l'homme, il n'en demeure pas moins que l'île de Robinson, mais habitée par une société restreinte, signifie pour lui la plénitude de l'existence. Si bien que, plus que de l'amour, Rousseau sera le pèlerin de l'amitié<sup>77</sup>, surtout depuis qu'il s'est senti trahi par ceux qui se disaient ses amis, et qu'il n'aspire dès lors qu'«au moment de faire enfin les pèlerinages si désirés<sup>78</sup>» pour retrouver cette transparence des êtres qu'il appelle l'amitié.

FRÉDÉRIC S. EIGELDINGER  
*Université de Neuchâtel*

<sup>74</sup> Lettre à Vernes du 25 mars 1758, *CC*, t. 5, n° 634.

<sup>75</sup> Je souligne.

<sup>76</sup> *OC* I, p. 813.

<sup>77</sup> Voir W. Acher, *Jean-Jacques Rousseau écrivain de l'amitié*, Paris, Nizet, 1971.

<sup>78</sup> Lettre du 4 mai 1765 à Samuel Meuron, *CC*, t. 15, n° 4376.